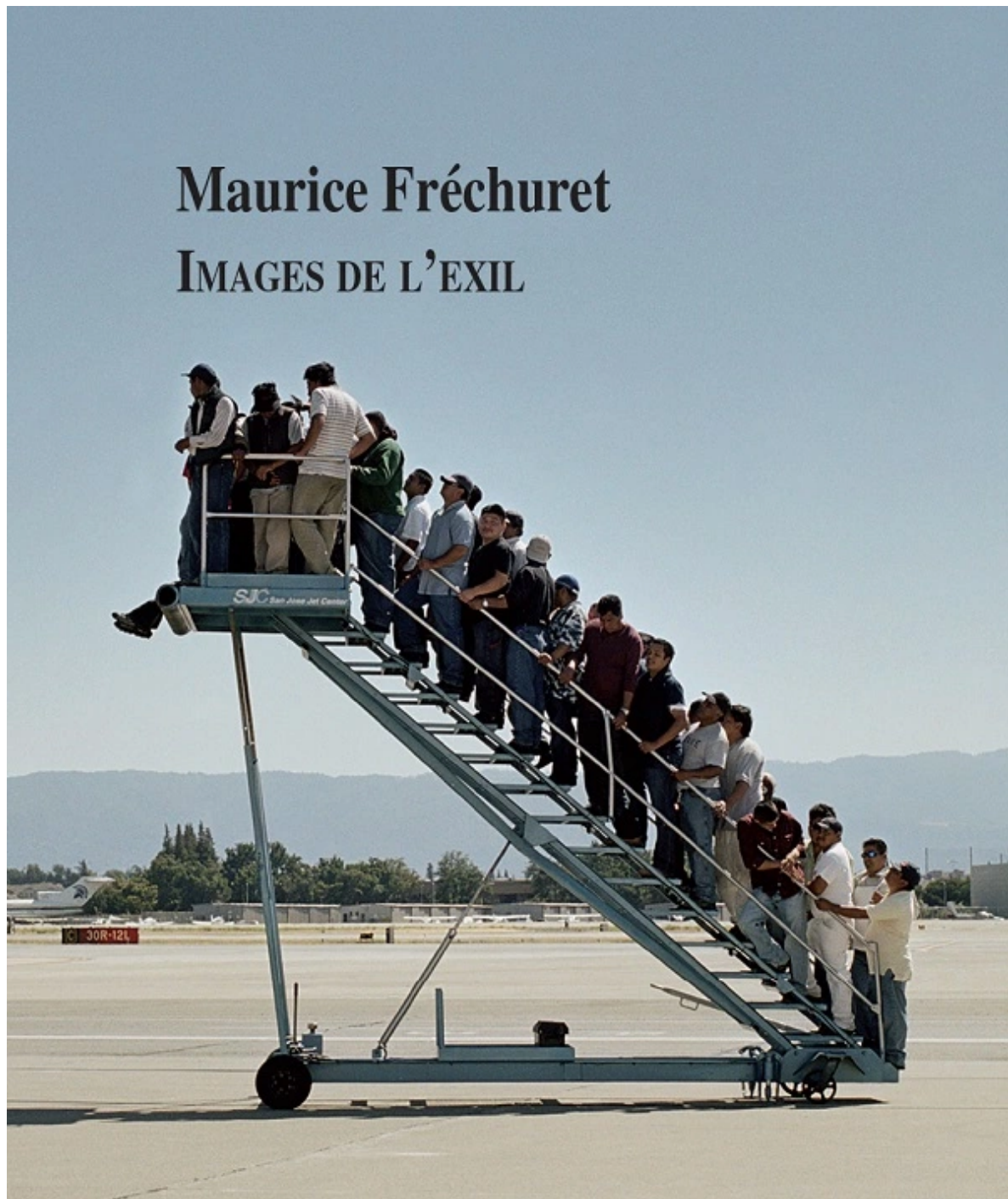
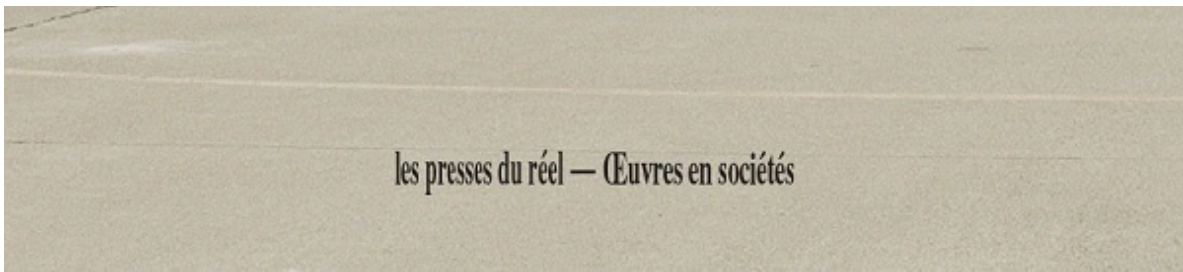


Images d'exil





Couverture du livre, avec Adrian Paci, Centro di Permanenza temporanea, 2007

Aujourd'hui, le migrant, le réfugié, l'exilé, le déplacé sont omniprésents dans notre monde, dans notre imaginaire, dans notre environnement politique aussi (!). L'exil est un thème qui a souvent été abordé dans un contexte littéraire, philosophique et politique (Bertolt Brecht, Walter Benjamin, Vilém Flusser, Edouard Said, André Aciman, Mahmoud Darwish), mais plus rarement d'un point de vue artistique, comme dans cet excellent livre sur [Marcel Duchamp](#), dans cette exposition siennoise sur le [nomadisme](#), ou dans celle à Arles sur l'[exil des Palestiniens, de Taysir Batniji](#) (ci-dessous). C'est le mérite du livre [Images de l'exil](#), de l'historien d'art [Maurice Fréchuret](#), que d'étudier de manière large (mais évidemment non exhaustive) la représentation de l'exil dans l'art (Les presses du réel, 2021, 216 pages, plus de 60 illustrations en petit format, *reçu en service de presse*).





Taysir Batniji, Home away from home, 2017 (document de voyage de Khadra Batniji)

En fait, ce travail couvre trois champs assez différents : la représentation de l'exil dans la peinture classique, autour de thèmes surtout bibliques; la photographie de personnes exilées en lien principalement avec les grands conflits des XX et XXIème siècles; et les travaux autour de l'exil d'artistes contemporains.





Tommaso di Giovanni, dit Masaccio, Adam et Eve chassés du Paradis, 1427, fresque, Florence, église des Carmines, chapelle Brancacci, avant et après restauration (page 12)

Donc le premier exil, c'est celui d'Adam et d'Eve chassés du Paradis et la première illustration du livre est, fort justement, la fresque de [Masaccio](#); viennent ensuite le mythe de l'exode des Hébreux, la fuite en Egypte de la Sainte Famille, les Croisades (conquête plus qu'exil), et la figure du Juif errant (avec aussi Gustave Moreau et Chagall).





Anonyme (CICR ?), Réfugiés palestiniens près du pont Allenby, 1948 (?), page 96

Il est ensuite question de proscrits, Victor Hugo, Gustave Courbet, Elisée Reclus (qui, en fait, se cotoyèrent à La Tour de Peilz en 1874-77, p.76), en passant vite sur les histoires, pourtant fort riches, de Zola, Freud, Benjamin et Trotsky, et on en vient aux grands déplacements de populations du siècle passé : Arméniens rescapés du génocide, Italiens fuyant le fascisme, Républicains espagnols surtout, Volksdeutsche après 1945, Palestiniens victimes de l'épuration ethnique de la Nakba. Pour ces derniers, l'auteur, montrant deux photographies dont, nous dit-il, « les auteurs nous sont inconnus » (p. 93) semble ignorer que ce sont des photographies prises par les employés du CICR, engagés dans les opérations d'expulsion par les sionistes des indigènes palestiniens, et dont la reproduction fut refusée à [Ariella Aïsha Azoulay](#), qui dut se résoudre à les [redessiner](#) ([Unshowable Photographs, Many Ways not to say Deportation](#)): il aurait aussi fallu parler de la manipulation des vérités historiques sur ces exils.

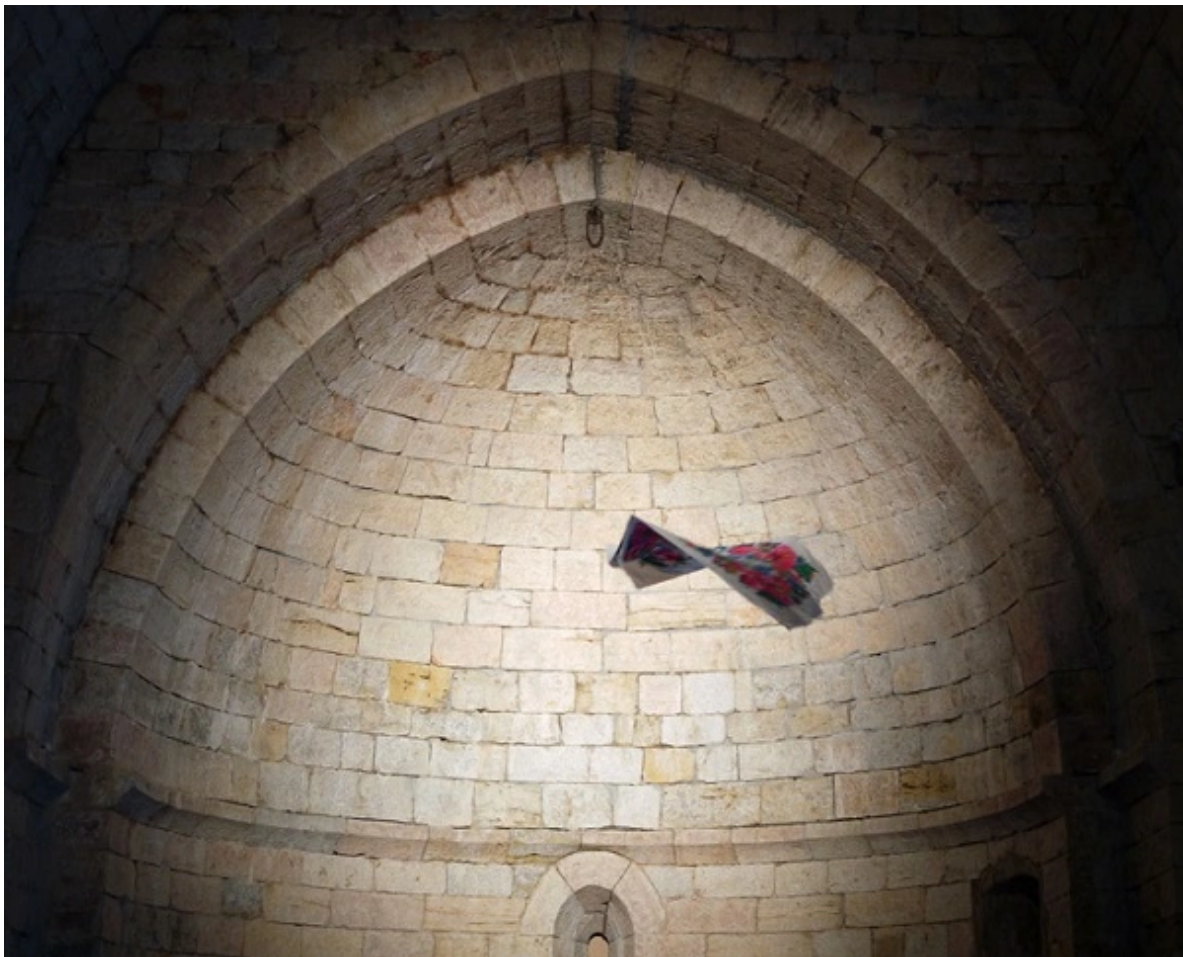




Estefania Penafiel Loaiza, un air d'accueil, 2013-2015

Après l'art classique et le photojournalisme, la partie la plus intéressante du livre en est la seconde moitié, consacrée à des artistes contemporains interprétant les problèmes de l'exil : le travail d'environ 25 contemporains est présenté en détail, et celui d'un plus grand nombre est mentionné plus brièvement. On retrouve ici Zineb Sedira et le déracinement, [Francis Alÿs](#) et la frontière, Mona Hatoum et le territoire, Kimsooja et les ballots, [Kader Attia](#) et le rapiécage, [Estefania Penafiel Loaiza](#) et ses images ([un air d'accueil](#), ci-dessus) de protection des migrants, et bien d'autres. La couverture du livre, en haut, provient d'une vidéo de l'artiste albanais vivant en Italie **Adrian Paci**, *Centre de rétention permanente* (le titre en italien est plus savoureux : *Centro di Permanenza temporanea*, la permanence temporaire) : on y voit des hommes et quelques femmes arriver d'un pas lent, grimper une passerelle d'accès à un avion et s'immobiliser, l'air inquiet. Un travelling arrière montre alors que cette passerelle ne mène à rien, à nul voyage, à nul futur, qu'elle est suspendue dans le vide. Comme l'écrit Fréchuret, le malaise vient de ce que ces migrants, ces exilés, sont en effet suspendus dans l'espace, mais aussi dans le temps, dans les règles (Dublin, etc.), dans le regard des

autres, des établis, des sédentaires, de ceux qui vont voter dimanche.



*Jean-Baptiste Ganne, Gélém, gélém, 2013, vue d'installation
(page 139)*

Et j'ai découvert dans ce livre le travail sur les Roms de [Jean-Baptiste Ganne](#), que je ne connaissais pas. Sur ce peuple oublié, [éternel ignoré](#), au génocide minimisé, sur cette altérité marginale au milieu de nous, plusieurs artistes ont déjà travaillé : [Bertille Bak](#), [Mathieu Pernot](#), Arno Gisinger, [Jean-Charles Hue](#), et bien sûr [Ceija Stojka](#). Le travail de Ganne est inspiré par la musique, et en particulier par celle de [Šaban Bajramović](#), musicien rom serbe qui composa l'hymne de la communauté rom, [Djelem, djelem](#) (paroles [ici](#) : j'ai marché, j'ai marché). Son installation [Gélém, gélém](#), dans laquelle, sur ce fond musical, flotte un foulard rom, évoque les

pogroms, les persécutions, le racisme, l'exil permanent. On est ainsi passé, au fil du livre, d'une dimension religieuse d'un exil fondateur dans l'art classique, à des témoignages photojournalistiques sujets à manipulation, puis à des oeuvres contemporaines subtiles et engagées, qui disent, en biais, les failles de notre monde. [Archivé là](#) [POUR COMMENTER](#)